

III.

Quand Louise et son conducteur arrivèrent chez la veuve Larry, celle-ci était sortie. Antoine se réjouit de cette circonstance qui le délivrait des embarras d'une introduction.

Il fit entrer la jeune fille dans la chambre de sa mère, l'engagea à se reposer et se

retira. Il savait que, dans le premier instant, les consolations aiguissent la douleur au lieu de l'émuousser, et que celle-ci a besoin de la solitude pour s'endormir. Il revint donc dans la boutique et s'assit près de la devanture fermée.

Il faisait déjà nuit; la pluie tombait au dehors, et les sanglots de Louise arrivaient par instans à son oreille, au milieu du silence et de l'obscurité. Antoine fut saisi d'une tristesse et d'un découragement profonds. Fatigué des soins qu'il avait donnés à la mourante depuis deux jours et des émotions pénibles qu'il avait supportées, il sentit une sorte d'engourdissement s'emparer de tout son être et la prostration de ses forces passer dans son ame. Las de la tension continuelle dans laquelle ses facultés avaient été entretenues depuis si long-temps, écrasé par l'in-

quiétude et les embarras du présent, sentant sa tête se perdre chaque fois qu'il voulait jeter un regard sur l'avenir, il s'abandonna lui-même et se laissa aller à un abattement sans espoir. Il ne se doutait pas que, dans quelques instans, il allait encore avoir besoin de toute son énergie.

Depuis deux jours qu'Antoine n'était pas rentré chez lui, la veuve Larry n'avait cessé de maudire madame Poirson et sa filleule qui le retenaient ainsi sans égard pour sa santé. Comme toutes les mères dont la tendresse s'est tournée uniquement vers les attentions matérielles, elle attachait une immense importance à ce que rien ne dérangerât les habitudes du jeune homme, et elle ne concevait pas qu'il pût vivre sans certains soins qu'il avait moins besoin de recevoir qu'elle de lui donner. La longue absence de son

fils excita donc en elle une véritable colère contre les Poirson. Enfin, après avoir éloigné et rapproché vingt fois du foyer le dîner qu'elle avait préparé, après être allée vingt fois de la porte à la fenêtre, inquiète et encore plus irritée, elle se décida à sortir elle-même pour chercher Larry.

Elle apprit, en arrivant chez madame Poirson, que celle-ci venait d'expirer et qu'Antoine était parti.

Elle fut donc obligée, malgré la nuit qui était noire et la pluie qui tombait à flots, de revenir sur ses pas; furieuse de la course inutile, du mauvais temps et de l'incertitude dans laquelle la laissait son fils.

Elle était peu éloignée de la porte, lors-

qu'elle rencontra une voisine qui la couvrit de son parapluie.

— Venez-vous de chercher M. Antoine? lui demanda celle-ci avec un sourire ironique; il est rentré peu d'instans après votre départ.

— Ah! c'est bien heureux! Il me fera attraper une maladie, c'est sûr, à courir ainsi après lui; à mon âge, cela est dur.

— Il n'est pas venu seul, reprit la voisine, il avait avec lui une jeune fille.

— Une jeune fille?

— La filleule de madame Poirson. Elle paraissait bien désolée la pauvre petite; il paraît que sa marraine est morte: ma foi,

le bon Dieu a bien fait de la prendre, il y avait assez long-temps qu'elle souffrait. Mais j'espère, madame Larry, que maintenant vous ne nierez plus que M. Antoine épouse Louise, puisque vous la prenez chez vous.

— C'est ce que nous verrons, répondit brusquement la veuve. Adieu, voisine.

Et, quittant celle-ci, elle se dirigea à grands pas vers sa boutique.

Ce qu'elle venait d'apprendre avait porté son irritation au plus haut degré. L'idée de trouver Louise établie dans sa maison, sans sa permission, sans même qu'on l'en eût avertie, la mettait hors d'elle-même. Elle poussa violemment la porte de la boutique et y entra comme un orage. Antoine se leva en tressaillant.

— Dans quel état vous voilà ! ma mère, dit-il, en apercevant les vêtements mouillés de la vieille femme ; que faisiez-vous dehors par un temps pareil ?

— Une grande sottise, en vérité ; je vous cherchais. Qu'êtes-vous devenu depuis deux jours ?

— Vous savez que je n'ai point quitté madame Poirson qui était mourante.

— Elle est morte, Dieu merci !

— Au nom du ciel, plus bas, Louise peut nous entendre.

— Ah ! Elle est donc ici ! s'écria la veuve qui, en voyant Antoine seul, avait cru un instant qu'on l'avait trompée.

— Elle est là, répondit le jeune homme à voix basse et en montrant l'arrière-boutique.

— Je voudrais bien savoir qui lui a permis de s'emparer ainsi de ma maison?

— C'est moi qui l'ai conduite ici, ma mère.

— Et qui vous l'a permis à vous-même?

— Je n'avais pas même supposé que vous pussiez me faire cette question : où voulez-vous que cette jeune fille trouvât un asile?

— Que m'importe à moi? Suis-je obligée de recueillir tous les gens qui n'ont ni feu ni lieu? Il fallait qu'elle restât chez elle.

— Y pensez-vous, ma mère? Vous eussiez voulu qu'elle vît coudre dans son suaire et clouer dans son cercueil celle qui l'avait élevée comme une fille?

— Pourquoi non, s'il vous plaît? J'ai bien enseveli votre père, moi, et jeté de l'eau bénite sur sa bière! Elle est donc bien grande dame, pour ne pouvoir regarder en face le malheur que Dieu lui envoie!

— Toutes les ames ne se ressemblent pas, et, si Louise sent plus vivement qu'une autre ses souffrances, il ne faut point lui en faire un crime.

— Et vous croyez que je suis dupe de ces comédies? Je sais ce que l'on cherche en s'établissant ainsi chez moi : cela crève les yeux à tout le monde; les voisines elles-mêmes

répètent que vous allez vous marier, puisque je prends votre future dans ma maison.

— Qu'importent ces bruits, ma mère? Quand cela serait, n'y verriez-vous point une nouvelle raison pour recevoir Louise avec bonté?

— Ainsi vous avouez que c'est votre intention?

— Je ne vous l'ai jamais caché.

— Et vous osez amener ici cette fille?

— Cette fille, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, sera ma femme et elle est chez sa mère.

— Jamais, jamais, tant que je vivrai, ja-

mais je ne donnerai mon consentement à ce mariage.

— Vous me l'avez déjà dit; aussi ne viens-je pas le demander.

— Mais vous saurez vous en passer, n'est-ce pas? voilà ce que vous voulez dire?

— Je ne veux rien dire; de grâce, ne nous irritons pas réciproquement : pourquoi parler d'un sujet sur lequel nous ne pouvons nous entendre?

— Je veux en parler, moi; vous ne prétendez pas m'empêcher de parler, peut-être? Je suis d'âge à savoir ce que je dois dire!

— Ma mère, vous me rendrez fou, dit